

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 22 (1871)

Artikel: Idéalisme et paternité
Autor: Krieg, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-684287>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

IDÉALISME ET PATERNITÉ (*)

par A. KRIEG

Heureux qui peut aimer, et qui, dans la nuit noire,
Tout en cherchant la foi peut rencontrer l'amour ;
Il a du moins la lampe en attendant le jour.
Heureux ce cœur : Aimer c'est la moitié de croire !
VICTOR HUGO.

Introduction

L'histoire de l'humanité peut se résumer dans les deux notions que j'écris en tête de ce petit travail — idéalisme et paternité.

Deux domaines se partagent la création — l'esprit et la matière, l'idée et sa forme, l'invisible et le visible, l'avenir et le présent ! — Ce sont deux pôles qui tour à tour attirent l'homme — et tout ce qui porte ce nom est ou bien jeté de l'un à l'autre, comme d'un Charybde en un Scylla — ou bien la nacelle de la vie s'abîme dans l'un de ces gouffres. Etres privilégiés, il en est peu qui trouvent la voie moyenne. Pour eux l'esprit a ses droits — la matière a les siens. Corps, ils se spiritualisent autant qu'il est au pouvoir de l'homme. — Esprits, ils évitent la négation où conduit le spiritualisme

(*) L'étude, que nous publions dans les *Actes*, a été communiquée à la Section d'Erguel par M. le pasteur Krieg, en novembre 1857. Les membres de la Société d'émulation liront sans doute avec plaisir ce travail *inédit* d'un collègue enlevé avant l'âge aux études littéraires et philosophiques qu'il cultivait avec nous.

outré — et malgré la tentation de nier le corps et de lui ôter ses droits, ils les revendiquent avec énergie. — Cet équilibre des deux tendances vitales de l'homme, est la recherche de la sagesse en même temps que le bonheur. — Leur perturbation est la cause de toutes les catastrophes individuelles. L'*esprit* prend le dessus. Aussitôt naît la négation, le doute, l'ironie, le découragement, le dégoût de la vie, le dévergondage de la raison, la folie, le désespoir et le suicide. — La *matière* l'emporte et de son accouplement avec les passions humaines naît l'incrédulité pratique, la licence des mœurs, le vice et l'abrutissement. Lequel des deux excès vaut le mieux ? Pour moi, s'il fallait choisir le genre de mort, j'aimerais mieux que mon esprit tuât mon corps que de voir périr l'esprit sans le couper de la chair ; j'aimerais mieux m'évaporer en nuages, que de me dissoudre en putréfaction cadavéreuse.

Mais, je l'ai dit, il est un équilibre — il doit être ; l'homme, assemblage de corps et d'esprit, peut l'attendre de la sagesse du créateur de ces deux sphères et l'exiger de sa justice. Cet équilibre s'obtient à force de lutttes — triste condition que de lutter pour n'être ni fou ni brute. Oui, il faut lutter ; « la chair, » dit St-Paul, convoite contre l'esprit et l'esprit contre la » chair. » Chercher l'harmonie, merveille du monde sensible comme de celui des sons — voilà la vie du sage, la vie de l'homme véritablement homme, la vie du chrétien.

J'appelle la première de ces tendances exclusives, l'*idéalisme*. C'est le défaut de la jeunesse, de l'inexpérience, de la présomption — c'est aussi le triste apanage de natures marquées au front du sceau du génie et du malheur, mais ce n'est pas le défaut de la multitude.

J'appelle l'autre *matérialisme*. Vice primordial des masses, être rampant dans la boue terrestre, tandis que l'idéalisme va fondre ses ailes au soleil et se précipite comme un nouvel Icare ; — le matérialisme est la voix qui dit à Eve : « Le fruit est de bon goût ; » l'idéalisme dit à l'homme : « Tu seras comme Dieu, sachant le bien et le mal.

Entre les deux zones, glace sans vie et feux qui ne la pro-

duisent que pour la consumer — se trouve la zone que tempèrent les vents de l'expérience, du travail, de la soumission à la réalité — de la vertu chrétienne, en un mot. — Et de tous les facteurs qui concourent à le faire naître et à l'alimenter — un des plus puissants est la *paternité*. Elle met harmonie dans l'homme, elle tempère les ardeurs de l'imagination et les feux de la chair — elle bannit l'égoïsme et le remplace par le dévouement — elle annihile le moi avec sa tiédeur pour y mettre le devoir — elle rend attentif au présent sans porter préjudice à l'avenir, et à l'avenir sans porter préjudice au présent — elle revendique les droits du corps, sans nier ceux de l'esprit.

Voilà ce que doit montrer ce travail, moitié poétique, moitié pratique — pourrai-je m'en flatter ? ajoutant l'exemple au précepte — moitié idéal, moitié réel. —

Suivons d'abord l'idéalisme dans sa vérité et dans ses excès, pour opposer à ces derniers le correctif puissant et salutaire de la paternité.

I. Idéalisme

L'idéalisme se dit généralement d'un système de philosophie, dont le point culminant est la négation de la matière. Cette philosophie en germe dans Platon, en fleur chez les nominalistes du moyen-âge — porte une foule de fruits depuis Descartes à Hegel, en passant par Kant, Fichte et Schelling. La subjectivité de l'objectif, l'identité du monde idéal et réel, le moi érigé en tribunal de dernière instance — l'homme enfin mis à la place de Dieu, la tête dans les nuages mais les pieds dans les enfers — voilà la marche de l'idéalisme philosophique. — Je ne l'eusse pas nommé, s'il n'était un de ces ennemis auquel le Tout-Puissant permet de harceler l'homme — mais que la vie pratique, et particulièrement la paternité fait fuir, comme le jour dissipe un cauchemar ! — Nous allons le retrouver — mais dans ses résultats — plutôt que dans son essence. —

L'idéalisme que je voudrais dépeindre, n'est point un système de l'esprit — c'est une tendance de la vie — n'est point un fruit de la réflexion — mais de la nature du tempérament — de l'éducation — du genre de vie, de la tournure d'esprit. C'est ce que les anciens ont appelé destin — ce que le vulgaire appelle encore le sort — quand d'une âme qui a succombé à ce laborieux enfantement de l'idéal — il dit froidement : « c'était son sort ! » Cette tendance n'est pas l'apanage exclusif du penseur, du riche ou de celui auquel ses aïeux ont transmis un illustre sang. Souvent du sein du peuple — et dans notre époque surtout surgissent ces âmes profondes — détachant leurs regards et leurs cœurs des réalités présentes pour se plonger dans l'infini — luttant avec énergie, gravissant péniblement les hauteurs de la pensée, de l'art ou de la poésie — et depuis là-haut regardant, comme l'apôtre, toutes choses d'en bas comme de la boue. — Sentiment *noble*, mais auquel manque le christianisme de St-Paul, pour être vrai.

L'idéalisme, ainsi compris, a besoin d'être défini. Il se présente à nous comme *la recherche de l'idéal*. Mais qu'est l'idéal ? Voilà la grande question.

L'idée (*eidōs*) de Platon, est le principe invariable de l'existence — ce qui est au fond de notre être. Une idée existe — dit Aristote expliquant Platon — lorsque divers êtres sont compris sous le même nom. — Ce sont des espèces de catégories de la philosophie moderne. — Il y a ainsi les idées physiques : homme, feu, eau, et les idées morales : le beau, le bon, le juste, etc. *L'idée seule est réelle* ; mais Platon n'est pas conséquent — son système est une lutte infructueuse contre le dualisme et il accorde aussi de la réalité à la matière. — Celle-ci, principe mauvais et hostile à l'idée, lutte contre elle. La matière est la forme que revêt l'idée. *Il y a donc là deux mondes* — le monde sensible et le monde des idées — c'est ce dernier que j'appelle l'*idéal*. L'idéalisme est donc la tendance à vivre dans le monde des idées, une facilité d'en repaître son esprit — un travail plus ou moins vague de l'intelligence et de l'imagination — plus souvent encore

un état où l'esprit fait abstraction du monde sensible. — *Mais ce que le monde sensible ne peut lui fournir*, il le demande au monde idéal. Le désaccord, le manque d'harmonie de la sphère terrestre, il le voit disparaître dans la sphère supernaturelle — là le néant n'est plus — l'imperfection cesse la forme se présente dans toute sa beauté — l'idée dans toute sa netteté, et l'imagination — balottée par la tempête et jetée d'écueil en écueil lorsqu'elle vogue sur le fleuve de la réalité, court à pleines voiles sur l'océan radieux et sans limites de l'idéal.

Ceci dit suffisamment que l'idéalisme est une sorte d'amour de la perfection — une recherche de l'absolu. Or l'absolu, comme dernière limite à laquelle peut parvenir toute réalité, existe en lui-même — et s'il n'est pas accessible à nos sens, il l'est à notre imagination ; c'est celle-ci qui est le vaisseau explorateur des mers de l'idéal.

Le premier idéalisme est celui de l'artiste. Ses recherches sont dirigées vers le beau, qui n'est autre chose que l'unité de l'idée et de la réalité. Mais ce beau n'est qu'une notion abstraite, et par conséquent il ne peut être atteint que d'une manière relative. L'imagination crée des formes plus parfaites que la réalité, elle prend son vol au-delà du monde fini ; elle rassemble les traits épars du beau et en forme des êtres sans réalité. C'est le cas du peintre, car nous n'appellerons pas artiste en peinture celui qui se borne à une copie servile de la nature, le daguerrotypeur qui n'a que le talent de choisir ses sujets et de les rendre avec fidélité. L'artiste est créateur — c'est là le sceau du génie — et le génie est l'aigle au vol puissant dont le vol va droit à l'idéal. Le talent se traîne dans l'ornière de la réalité — il est imitateur de sa nature.

Il est facile à comprendre dès lors que le peintre ne parvient à son idéal que par des combats, de pénibles et successives abstractions : il travaille sans relâche ; puissant de verve et de sentiment poétique et pittoresque, avide de l'infini, il embrasse d'un coup d'œil ensemble et détail. Et comme tout enfantement est accompagné de douleur, de

même l'enfantement plastique porte avec lui ses déchirements. Nous allons les retrouver tout à l'heure.

L'idéalisme du poète est frère de celui de l'artiste; mais il en diffère aussi. L'artiste cherche la forme qui parle à l'âme par le canal de l'œil — il emploie la couleur et le marbre — donc la matière. Il est moins idéaliste que le poète, quoique porté comme lui sur des ailes puissantes vers les sphères transcendentales. Le poète manie la langue; c'est à cet élément idéal qu'il emprunte ses moyens d'action. Il parle à l'homme tout entier — il le remue jusqu'en ses profondeurs. Aussi la poésie est appelée, un peu hyperboliquement sans doute, la *langue des dieux*. Il est vrai que l'idéalisme poétique a bien des degrés. Son monde est infini, sa source inépuisable — pour le dire en un mot et d'une manière qui ne souffre aucune restriction : tout ce qui est beau, bon et vrai est poésie. — Aussi le poète, loin d'embrasser ce champ infini, n'en explore-t-il qu'une partie — et il sera d'autant moins poète véritable, qu'il volera plus près de la terre; au contraire, plus il s'élèvera dans les régions idéales, plus aussi il trouvera des accents vraiment divins. — Dès lors le poète le moins idéaliste est le poète descriptif : il est au poète ce qu'est le daguerrotypeur à l'artiste. S'il idéalise la nature, c'est-à-dire s'il y voit plutôt son type que son existence corporelle; s'il s'élève assez pour peindre ses reflets dans l'âme humaine, c'est-à-dire s'il allie le réel et l'idéal — il est vraiment poète — il est poète lyrique. Voix de la nature, impressions que produisent ses catastrophes, accents qui tour à tour pleurent avec l'homme et chantent avec lui — éloquentes paroles qui lui disent son immortalité et lui parlent de la fragilité de la nature — souvenirs qu'il lit à son front — grandeur, sagesse, puissance, spiritualité, éternité de Dieu gravée sur chacun des mondes, voilà l'idéalisme poétique. Et s'il va plus loin, ou plutôt dans une autre direction, il se plonge tout entier dans l'homme — il dit les passions de son âme, les douleurs et les joies de sa vie — ses luttes et ses déceptions, ses désespoirs et ses espérances de vie et d'immortalité. Voilà le vrai idéalisme poétique.

Voilà la supériorité de la poésie de notre siècle sur toute autre. — Voilà ce qui la distingue d'une autre recherche de l'idéal — de la philosophie, recherche de la vérité pour l'amour d'elle-même, sans égard pour la forme.

Mais étendons plus loin encore la notion de l'idéalisme ! Il se trouve, à vrai dire, dans toutes les sphères — comme aspiration vers l'absolu. La religion n'est autre chose qu'un idéalisme. Quoi de plus idéal que l'Être infini et absolu, et que la tendance à le connaître, à approfondir ses perfections, à mettre d'accord la volonté humaine avec la sienne, et par là à se préparer à vivre de sa vie dans l'éternité, après que le corps et le présent auront fait place à l'esprit et à l'avenir ? La morale a aussi son idéalisme — c'est la perfectibilité indéfinie. La politique l'a également. Il se retrouve depuis la république de Platon, jusqu'aux essais de Cabet pour réaliser une société modèle, parfaite de liberté et d'égalité. Cet idéalisme enfante toutes les utopies politiques et sociales, et les luttes sanglantes dont notre siècle est si richement doté. Il y a, en un mot, idéalisme partout où l'esprit s'élève par ses vœux, ses espérances ou ses effets — au-dessus de la réalité.

Mais c'est précisément dans le vague de l'infini de l'idéalisme que git son grand danger. Cet océan devient plus redoutable à mesure que le vaisseau téméraire s'y aventure sans boussole. — L'imagination est soumise à des lois comme notre corps. Celui-ci gravit lentement un sommet, sans regarder derrière lui ; rien ne lui dit la hauteur où il est parvenu. — Qu'il se retourne pour en juger ! Elle lui apparaît alors, terrible et écrasante, et le vertige le saisit. Il y a aussi un vertige de l'esprit, qui nous saisit sur les sommets de l'idéalisme — vertige, hélas ! que nous avons tous un peu connu, passage nécessaire à la vie de l'homme qui pense,

qui aime, qui pleure et qui prie, comme la triste et morte saison de l'hiver est nécessaire à la nature qui en sort belle et rajeunie.

C'est donc à un certain égard *par expérience* que nous parlons d'excès d'idéalisme.

Le jeune homme, à un certain âge, introduit dans la sphère du bon et du beau, ouvre son âme à une ivresse inconnue jusqu'alors. Né idéaliste, destiné à l'être, il suit son chemin; et à l'époque où le tumulte des sens subjugue et perd tant d'hommes chez lesquels la chair finira par tuer l'esprit — il se plonge lui tout entier dans des recherches, des études, des contemplations et des rêves. O heureux temps, que le poète appelle « de force et de grâce, » où aucun abîme du savoir n'est trop profond, aucune hauteur de l'imagination trop ardue — mais qui finit pourtant, et pour un si grand nombre, par un incurable marasme!

L'idéalisme, dès le commencement, consiste dans une adhésion pure et simple aux vérités religieuses. Il y a quelque chose de noble, de relevé, dans la foi. Mais qui ne sait comment elle se perd! L'on commence à exploiter la région des vérités infinies — il le faut souvent comme étude. Mais la religion a aussi son positif; il le faut pour le peuple — que dis-je! il le faut pour tout esprit humain et pensif. Bientôt l'idée se dégage de la forme comme de langes honteux, l'imagination secoue le joug du positivisme, la brèche est faite au sanctuaire et les vérités s'en échappent une à une. Mais comme il en reste encore, l'esprit ne voit point le vide qui se fait autour de lui. Cependant la nuit descend — tous les dogmes tombant l'un après l'autre, il s'établit une uniformité pareille à celle du monde couvert de ténèbres. Mais le voyage est commencé, il faut le poursuivre; un idéal est là comme but final — et cet idéal c'est le spiritualisme, c'est-à-dire un vague religieux où toute notion positive disparaît, où l'imagination usurpe la place du cœur fait pour aimer, de la conscience faite pour diriger, de la révélation faite pour éclairer. En attendant l'idéaliste croit approcher du but — il

oublie que c'est Dieu l'infini, qui s'éloigne à mesure — et parti du Dieu positif qu'on adorait dans la prose de la maison paternelle, il aboutit au Dieu inconnu des Athéniens. — Ah ! que de mystères dans le doute, cause primordiale de la maladie de notre siècle ! Il faudrait l'analyser pour le comprendre — mais pour le comprendre, il faut aussi croire qu'il peut procéder d'une source pure — la recherche de la vérité — et que le scepticisme qui ronge maint sein pur de passions et fortement trempé n'est pas une preuve de dépravation morale. Quoiqu'il en soit, c'est un malheur, un abîme. Ecoutez plutôt :

« Je vous dirai qu'en moi j'interroge à toute heure
» Un instinct qui bégaie, en mes sens prisonnier,
» Près du besoin de croire un désir de nier
» Et l'esprit qui ricane auprès du cœur qui pleure.
» Voilà pourquoi je vais, triste et réfléchissant,
» Pourquoi souvent la nuit je regarde et j'écoute,
» Solitaire et marchant au hasard sur la route
» A l'heure où le passant semble étrange au passant, » etc.

Oui, cet état a une profonde tristesse. Lutte sans trêve, mais sans issue ; la victoire serait salutaire, mais l'esprit, tout en la poursuivant, ne la désire pas, — il aime sa défaite — la face du Tout-Puissant se voile de plus en plus — les plus simples notions deviennent des abîmes, et lassé de tout, — doutant de lui-même, — le spiritualisme outré tombe dans l'indifférence qui est son bourreau.

Qu'on ne s'y trompe pas ! C'est à ce vague religieux qu'il faut attribuer beaucoup de phénomènes mystérieux et profondément tristes que notre époque voit poser devant soi comme des énigmes. Les besoins de toute âme humaine sont là — elle aspire à sa source, elle bégaie le nom de son Dieu comme l'enfant celui de sa mère — il faut qu'elle monte à lui.

« Je voudrais être la poussière
» Que le vent dérobe au sillon,
» La feuille que le vent enlève au tourbillon,

- » L'atome flottant de lumière
- » Qui remonte le soir aux bords de l'horizon ;
- » Le son lointain qui s'évapore,
- » L'éclair, le regard, le rayon,
- » L'étoile qui se perd dans ce ciel diaphane ;
- » Tout ce qui vole, enfin, ou monte, ou flotte, ou plane
- » Pour me perdre, Seigneur, me perdre où te trouver. »

Mais déjà l'excès est à côté du besoin. L'âme, qui cherche Dieu par la réflexion, l'amour et la contemplation — pourquoi se perdrait-elle dans le sein du Dieu infini ? pourquoi, parcelle du grand tout comme la poussière, la feuille morte ou l'étoile — veut-elle être anéantie pour mieux adorer ? pourquoi se mettre au niveau de la créature, elle immortelle ? Voilà que cesse la religion positive qu'il faut à l'âme — remplacée par un panthéisme — plus dangereux que celui de la pensée — celui des rêveries.

Alors, fatigué d'un vol infructueux dans ces hautes régions, l'idéalisme descend dans la sphère des idées terrestres. Là, des phénomènes le captivent : il laissera Dieu que sa pensée se lasse de chercher — *le monde, la vie, la nature, l'homme* vont servir de pâture à sa soif dévorante. Il s'y jette avec le délire du prisonnier libéré qui respire sous la voûte du ciel et savoure l'air frais du printemps — mais hélas ! il oublie que son scepticisme est comme une prison, à la porte toujours ouverte, qui va bientôt ressaisir sa proie. Ce qui caractérise l'idéalisme outré, c'est son manque d'expérience, sa confiante crédulité aux objets qu'il embrasse avec ardeur — pour les repousser bientôt quand il les voit de près — jusqu'à ce qu'enfin, il maudisse la réalité, qui ne lui tient rien de ce qu'elle promettait.

Il s'adonne tout entier à l'homme. Bonté, désintéressement, perfection de sa nature, ou du moins perfectibilité indéfinie, voilà son rêve. Ainsi il s'embarque dans la société, il cherche. Il demande à son idéal de la sagesse, partout le vulgaire se présente à lui avec sa folie ; il demande aux masses du bon sens — il n'y voit qu'une adhésion servile à l'autorité de celui qui sait les exploiter ; il cherche leur esprit d'aspiration

vers ce qui est grand et beau — il ne voit en elles que matérialisme et amour de la jouissance ; il cherche des hommes d'avenir — il trouve des serviteurs de Mammon. Nouveau Diogène, il poursuit sa course. — « Suis-je donc seul, dit-il, seul de ma trempe ; n'y a-t-il donc point d'homme ici-bas ? » Enfin il a trouvé — il admire, il exalte — il voit en beau — jusqu'au moment où apparaît une imperfection qui le fait tomber des hauteurs de son enthousiasme. Notre époque fournit mille exemples de ces hommes zélés pour le bien de l'humanité — devenus froids, lorsqu'ils l'ont vue de près. Que de théories sociales et politiques ont dû le jour à cette tendance ! Basées sur la bonté du peuple, sur sa candeur, sa simplicité naturelle, sa reconnaissance — et démenties par la cruauté, l'ignorance, l'injustice et l'ingratitude de ce peuple si adoré. *Lamennais* est un frappant exemple de ce désillusionnement ; il a dit aux masses : « Vous êtes saintes et bonnes — pures et opprimées » — et après les avoir vues déchaînées, renversant à sa parole toutes les institutions, il se renferme dans le doute et élève un autel au Dieu inconnu. Nouveau Samson, il a ébranlé les colonnes du temple et il est près d'être englouti sous leurs débris. —

Heureux encore que son idéalisme n'aboutisse qu'à l'expectative — à l'attente d'une nouvelle ère pour l'humanité.

Combien d'autres jeunes gens d'avenir, pour être tombés du haut de leurs illusions sur la sainteté de l'humanité, ont brisé leur idole, foulé aux pieds leurs utopies pour se jeter dans un scepticisme amer, dans une mélancolique tristesse. Et qui, repliés sur eux-mêmes, mais trop tard, ont vu fondre leur énergie, comme la maladie fond la moëlle des os du malade.

Pourtant reconnaissons que cet idéalisme n'est pas celui du plus grand nombre ; il a encore quelque chose de positif — l'humanité et sa prospérité est un idéal beau et saint, et le désillusionnement ne produit que par exception le doute et la misanthropie. Mais le plus dangereux est celui qui demande trop à la vie — qui s'en fait de fausses idées. Revenons au jeune homme à son entrée dans le monde ! Tout lui

sourit ; il n'a qu'à choisir. Jeune, plein d'imagination, impressionnable et vif à l'excès, il s'éprend d'une violente passion pour l'amitié. Mais comme se perd la foi en la fidélité des masses, ainsi se perd aussi celle en la fidélité de l'individu. A cet âge, il demande tout à l'amour : voilà son idéal. Tout est là, présent et avenir, poésie et bonheur. Je ne dépeindrai pas cette première ivresse que nos poètes purs et vrais ont chantée avec d'admirables accents, que d'autres ont bafouée pour lui substituer l'instinct animal. Ce premier sentiment, quoiqu'en disent des esprits chagrins et des hommes qui n'ont jamais vécu — il est noble, il est vrai, il est naturel. S'il dégénère facilement, c'est parce qu'il tourne au matérialisme plus souvent que par excès d'idéalisme.

- « O temps de rêverie et de force et de grâce,
- » Attendre tous les soirs une robe qui passe,
- » Baiser un gant jeté,
- » Vouloir tout dans la vie — amour, puissance et gloire,
- » Etre fier, être pur, être sublime et croire
- » A toute pureté. »

Là rien de vil, rien de trop concret (?) — Mais, hélas ! l'écueil est sous l'onde, bleue, limpide et calme ! L'amour aussi a son idéal, et comme partout l'idéal n'existe pas. Ce qui en fait le charme invincible, c'est le vague, le mystère qui l'entoure — mais c'est aussi pourquoi la réalité est si navrante. C'est un rêve, qui finit au réveil ! Qu'arrive-t-il alors ? Ou bien l'idéaliste, brûlant ce qu'il avait adoré, dit à la face du monde : « L'amour n'est qu'un mot. » Il le bafouera, il déversera sur lui son ridicule, il n'y verra que le réalisme — qui répugne à son idéalisme ; il s'enfermera dans un superbe isolement. Là l'attendent des soupirs, des désespoirs ; celui qui a dit à l'homme : « il n'est pas bon que tu sois seul, » ne lui a pas donné pour remplacer sa compagne ses rêves et ses fantômes. — Nul sentiment n'est plus accompagné de larmes que celui de l'isolement. Etre seul au milieu d'un monde créé par l'imagination, d'un monde riche en douceurs ardemment désirées, en trésors qu'elle voit devant elle, d'un monde

qui remplirait le vide du cœur, c'est la sentence qui s'exécute impitoyablement sur ces nouveaux Tantales. Nos poètes ont chanté par des torrents d'harmonie ce veuvage du cœur. — mais nul accent plus déchirant que celui du plus grave d'entr'eux, quand, après avoir passé en revue tout ce que la vie lui offre en compensation de ce bonheur qui n'est pas pour lui — après avoir dit son indifférence pour les lieux et les temps, pour la joie et la vie, il se compare à la feuille flétrie, sans appui ni tronc qui la retienne, et jetée aux rochers par les vents de l'arrière-saison. Ou bien aussi rien de plus triste que ce beau passage où le même dépeint

« le lépreux, étranger sur la terre,
» Qui, le soir, du sommet de sa tour solitaire
» Contemple en soupirant les fêtes du hameau —
» Et, dans ce peuple heureux ne comptant plus de frères,
» Plus d'amante ou de sœur dans toutes ces bergères
» Met la main sur ses yeux et demande un tombeau. »

Ici l'idéalisme aboutit au découragement, ou à un stoïcisme du cœur — il reste une autre alternative — celle de la révolte contre la société, du dégoût de la vie! —

Non, je ne vous citerai point à ma barre; je ne vous appellerai pas comme témoins — malheureuses victimes de ce funeste écart. Werther — dors dans la tombe, le seul terme à tes douleurs, mais puisse ton exemple apprendre à la jeunesse à réprimer ses rêves et à bénir les chaînes qu'a faites la Providence. — Peintre infortuné, je ne troublerai point ton repos — mais, je le sais, il y eut à côté de la maladie physique qui t'y conduisit — une révolte contre la réalité. Robert disait peu avant sa fin : « prions pour éloigner de nous la coupe amère, » mais ajoutons avec notre modèle : « non point comme je voudrais, mais comme tu veux ; » mais cette résignation chrétienne trop passagère faisait bientôt place à des sentiments d'aigreur et de désespoir qui ont amené une catastrophe ! Son biographe ajoute cette réflexion : « Le cœur ne tend pas moins de pièges aux hommes par leurs vertus que par leurs vices » c'est-à-dire l'idéalisme a ses dangers,

il les a comme le matérialisme. Même sort unit souvent celui dont la vie s'est usée en rêves et désirs chimériques, et celui qui l'a vilipendée à sacrifier sur l'autel de la chair ! Ici encore les extrêmes se touchent : solennel avertissement aux imaginations dérégées.

Mais il est temps de parler d'un autre idéalisme — celui du poète ; non pour le condamner, parce que ce serait condamner un des plus magnifiques dons du grand dispensateur ! En passant soit dit : « La poésie, pour le vulgaire, consiste à faire des vers ; » de là le mépris et les idées fausses. Mais elle est autre : ce sont des élans de l'âme vers tout ce qui est beau, grand, saint et vrai, et laissons-les faire résonner la lyre ! Laissons-la dire les douleurs et les joies — les pensées et les rêves — laissons-la vibrer à l'unisson du cœur et répéter les voix de la nature ! Reconnaissons que la poésie qui enfle le sein qu'elle remplit, est à la fois, pour le mortel privilégié sur lequel elle s'abat, une joie, une consolation, un besoin — et un élément de grandeur, de moralité, de sainteté.

A ce titre, la poésie est le vrai idéalisme. Elle est la langue des émotions religieuses, les premières hymnes au Créateur furent poésie — elle fut le langage du roi-prophète, et ces orthodoxes froids qui la condamnent parce qu'ils confondent poésie et mauvais romans, poésie et rêves inutiles, poésie et fantasmagories panthéistes, ces gens qui ne sentent pas et qui en veulent à ceux qui sentent, ils trouvent belle et sainte celle des psaumes. Quels accents sont plus admirables que la poésie des prophètes et les morceaux lyriques du Nouveau Testament !

La poésie a donc un élément religieux, mais elle renferme aussi un élément moral. Recherche du beau et du vrai, elle s'élève au-dessus de ce qui est bas et repant — elle est le langage de l'homme qui aspire au perfectionnement indéfini. Elle est dès lors aussi le mépris de ce qui est recherché par la foule ; — le vrai poète dédaigne les rêves inquiets de l'homme d'argent, les spéculations fiévreuses du capitaliste,

il abhorre les ruses et les injustices, pièges que tend l'amour des richesses ; l'heureuse aisance, la médiocrité, qu'un vrai poète de l'antiquité a appelée « d'or, *aurea* » la vie calme de de la campagne, la simplicité, la frugalité — ce grand secret du contentement d'esprit — la vie libre des soucis qui rongent la multitude — voilà ce qu'il désire ; il apprécie non le corps et ses avantages, mais l'âme et sa grandeur. Il fuit également les plaisirs des sens, les siens sont l'étude, la réflexion, la contemplation des merveilles physiques, morales et intellectuelles dont le Dieu infini a semé sa vie — et au prix de tout cela la gloire et les honneurs du monde, les places, les dignités, pour lesquels d'autres s'évertuent, ne sont pour lui que fumée. Qu'il dise ou non en vers tout ce qui l'anime, il est poète, et son idéalisme l'élève au-dessus du vulgaire.

Mais, hélas ! ce préservatif contre le matérialisme et ses souillures, il a aussi sa pente glissante, et ses précipices. Nous l'avons vu mener au doute, à l'apothéose du moi, ou du monde créé. — Ce n'est pas tout. —

Le poète vit d'un monde vrai, mais qui échappe aux sens, il s'y complait, il s'y enfonce de plus en plus. Voilà l'excès. Les notions positives, le réalisme de l'étude, l'observation des faits, n'ont plus d'attrait pour lui — il est devenu le mystique de l'imagination. La raison froide et calme perd de jour en jour son empire ; les raisonnements sont sa croix ; la logique, son bourreau ; cela se comprend. Habitué à vivre du monde de l'imagination, et pendant longtemps en contact journalier avec une de ces intelligences froides, appliquant à toute pensée, à tout élan de l'âme, à tout rêve poétique l'arme impitoyable de la logique et qui de tous les poètes n'admirait que V. Hugo, à cause de ses connaissances variées — je me croyais parfois plongé dans un bain glacé. Rien de plus hostile en effet à l'enthousiasme que la logique — que ce soit raisonnement philosophique, sophisme ou mathématiques. Aussi je comprends l'aversion de Lamartine pour l'empire du grand Napoléon, « époque où la force brutale et la force mathématique écrasaient la poésie

— époque de chiffres et de sabre ! » Mais enfin la logique a ses droits, et il est dangereux de les lui contester. C'est pour l'avoir fait trop souvent, que les poètes ont attaché à leur nom une sorte de dérision — et que rêver a cessé de signifier se plonger dans la méditation et la contemplation, pour être synonyme « *d'endormir son esprit — ne penser à rien.* » — Ce vague, cette atmosphère de brouillards intellectuelle s'épaissit de plus en plus — il s'étend sur le caractère et y porte l'indécision, l'irrésolution. Il engendre facilement la *paresse* , suite inévitable de la somnolence intellectuelle ! Egoïste et craignant les fastidieux travaux de la vie ordinaire, l'idéaliste outré méconnaît qu'il est une tâche à remplir, une vocation à embrasser et à poursuivre avec persévérance ; qu'il est une sentence plus salutaire encore que rigoureuse : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage. » Du pain, mais il n'en a que faire celui qui se nourrit « de l'ambrosie des dieux. » Aussi ils ont raison, ces esprits ultra-pratiques qui pour condamner la poésie morte, ou morte-née dans leur sein, ne la jugent que par des excès : ils ont raison, quand ils disent :

« Ces rêveurs vaporeux dont notre époque est affligée, ces Werther, ces René — ils sont des êtres inutiles à la société, à charge à la nature qui les nourrit et à eux-mêmes ; ils enfouissent leur talent ; ils sont un fatal exemple donné à la jeune génération ! »

Un abîme en appelle un autre, dit la suprême sagesse ! L'excès d'idéalisme produit l'*orgueil*. Voyez cette génération rêveuse, inutile ici-bas, quelles prétentions ! Il y a injustice, à son gré, de la part de la Providence, de l'avoir placée dans une époque aussi prosaïque que la nôtre, où tout n'est que spéculations matérielles, chemins de fer, brevets d'invention, expositions d'hommes et d'animaux, que dis-je ! dans une époque, dans un *monde*, où le mérite se calcule d'après la fortune, d'après l'habileté (et le succès plutôt encore) dans les affaires de banque, où l'habit fait le moine, où des coupons d'actions valent plus que le vrai mérite. Voilà le langage des rêveurs, talents enfouis, génies méconnus, apôtres persécu-

tés, lumières mises sous le boisseau — eux, dont le siècle n'est pas digne, et qui étaient pourtant destinés à l'éclairer, à le moraliser, à le spiritualiser ! Voilà de l'orgueil : hélas ! que de fois cet ange, mis à nos côtés pour nous souffleter, n'a-t-il pas eu à remplir sa mission ! — De l'accouplement de ces excès naissent d'autres maladies ; le sentiment de son inutilité, l'orgueil froissé sans cesse, produisent une incurable *mélancolie*. Qu'elle soit une maladie — maladie même héréditaire et de famille, cela est hors de doute ! Léopold Robert en est la meilleure preuve, homme infortuné, poussé par une fatalité dans la voie d'un frère malheureux. Je citerais, s'il était permis de citer, les lettres intimes d'un vivant — des paroles du troisième frère, pour lequel — dans un moment de mélancolique tristesse — même les joies de la paternité sont une occasion de gémir. Mais il est hors de doute que la mélancolie peut être combattue par les armes du positivisme et du travail, de l'humilité — surtout de la religion et de la prière.

Le mélancolique voit en tout des sujets de tristesse ! la solitude est son idole — mais elle ne fait que nourrir sa maladie ! Il est ingénieux à trouver à tout un côté lugubre, même aux objets de sa joie. Je crois entendre Robert, qui ne voit dans sa patrie aimée que les souvenirs de la mort des siens — dans la France que des critiques, à Rome que des chagrins, à Venise, la taciturne, que des gondoles noires comme des cercueils. « Ainsi la mélancolie se nourrit elle-même, dit le biographe déjà cité, — les distractions l'irritent, et c'est une douleur que d'y être arraché. » Il en est de même de celui que les excès d'idéalisme ont entraîné ; une teinte de deuil se répand sur ses joues — mais il aime ses douleurs orgueilleuses — il les jette à la face du monde entier comme un sanglant reproche — il se pose en martyr. — De là, l'habitude de considérer les poètes comme malheureux, et intéressants par leurs malheurs ! De là, ce cri d'une femme poète de la France (et cette vague tristesse poétique trouve plus facilement accès chez ce sexe impressionnable et sentimental) : « on m'a dit que j'étais poète. »

« Les poètes sont-ils heureux ? »

Chez les imitateurs de nos grands poètes, ces exclamations de mélancolie ne sont souvent que du verbiage. Que de pages de soi-disant poésie je bifferais, pour cette raison, si j'étais la censure ! mélancolie hystérique de vieille fille — nous en trouvons chez nous !

Pour ne pas prolonger ce travail trop long déjà, je n'ai point cité de nos poètes. A propos de la mélancolie qu'on me passe une citation ou deux :

- « Puisqu'à l'heure où l'on boit l'extase
- » On sent la douleur déborder —
- » Puisque la vie est comme un vase
- » Q'on ne peut emplir ni vider ;

- » Puisque la terre, où tu t'inclines,
- » Et que tu mouilles de tes pleurs,
- » A déjà toutes nos racines
- » Et quelques-unes de nos fleurs ;

- » Puisque nos pères et nos mères
- » Sont allés où nous irons tous —
- » Puisque des enfants, têtes chères,
- » Se sont endormis avant nous ;

- » Mets ton esprit hors de ce monde,
- » Mets ton rêve ailleurs qu'ici-bas :
- » Ta perle n'est pas dans notre onde
- » Ton sentier n'est pas sous nos pas » etc.

Voilà de la saine mélancolie — on y reconnaît V. Hugo. Il n'accuse pas la vie ; il ne murmure pas — il aspire à un ordre de choses meilleur — c'est un sentiment vrai, noble, presque chrétien — il n'y a là rien de maladif. Mais de là à l'extrême, il n'y a qu'un degré à franchir. — Voici une mélancolie de poète, qui n'est déjà plus pure ni idéale.

- » Pourquoi gémis-tu sans cesse ?
- » O mon âme, réponds-moi !
- » D'où vient ce poids de tristesse,
- » Ce qui pèse aujourd'hui sur toi ? etc. .

- « Et qu'est-ce que la terre ? une prison flottante,
- » Une demeure étroite, un navire, une tente....
- » Des plaines, des vallons, des mers et des collines
- » Où tout sort de la poudre et retourne en ruines. »

Ainsi la terre, la nature et ses merveilles n'ont plus d'attraits pour le poète — et dans tout ce qu'il a aimé, chanté, rêvé autrefois, il ne voit plus que la poudre ! Tout est poudre sans doute, terre, mer, être vrai, et moi-même — mais poudre organisée et je n'en murmure pas, c'est la loi sage, la loi sainte, la loi de Dieu.

- « Et qu'est-ce que la vie ? un réveil d'un moment,
- » De naître et de mourir un court étonnement,
- » Un mot qu'avec mépris l'Être éternel prononce.....
- » Minute que le temps prête et retire à l'homme,
- » Chose qui ne vaut pas le nom dont on la nomme. »

Oui, poète, la vie est courte ; la divine sagesse l'appelle un songe, unefumée ; oui, la vie et la mort se touchent — la vie n'est pas à nous ; la minute n'est que prêtée, puisqu'il faut la rendre — mais l'Éternel, qui donna la vie, n'en parle pas avec mépris — et si elle est un rien, comparée à son éternité, il l'a voulu ce rien — il est précieux à des gens, il est la préparation — il vaut le nom dont on le nomme. Evidemment ici la mélancolie tourne au dégoût de la vie, dernière phase de ses excès ! Puis le poète passe en revue « la gloire, dérision de notre vanité, l'amour qui doit finir » — et voici sa conclusion :

- « *Voilà pourquoi mon âme est lasse,....*
- » Mon cœur était plein, il est vide ;
- » Mon sein fécond, — il est aride....
- » J'aimais ! où sont ceux que j'aimais ? »

Enfin dans un paroxysme de tristesse, il arrive au complet découragement, au dégoût de la vie :

- « Et pourtant il faut vivre encore,
- » Dormir, s'éveiller tour à tour,
- » Et traîner d'aurore en aurore.... »

Des jours qui n'apportent plus rien ! C'est bien là le dernier degré de la mélancolie. La vie n'a plus de charme, elle ne promet plus rien — rien de nouveau.... Arrêtons-nous — prenons garde de confondre : ne mettons pas sur le compte de l'idéalisme des douleurs comme celle-ci : « Quand on a bu jusqu'à la lie, la coupe écumante de vie ; ah ! la briser serait un bien. » Paroles d'un homme *blasé* ; blasé parce qu'il a joui de tout — non parce que la réalité ne répond point à ses rêves : blasé comme ce jeune homme qu'a flétri Victor Hugo :

« La nature, la mer, le ciel bleu, les étoiles,
» Tous ces vents pour qui l'âme a toujours quelques voiles
» N'avaient rien, dont son cœur fut dans l'ombre inquiet ;
» Il n'aimait pas les champs. Sa mère l'ennuyait ;
» Enfin, ivre, énervé, ne sachant plus que faire,
» Sans haine, sans amour, et toujours, ô misère !
» Avant la fin du jour blasé du lendemain —
» Un soir un pistolet se trouva sous sa main,
» Il rejeta son âme au ciel, voûte fatale,
» Comme le fond du verre au plafond de la salle ! »

Peinture effrayante et vraie du matérialisme qui ronge notre époque — mais, hélas ! les extrêmes se touchent — et l'idéalisme a souvent fini ainsi. *Faut-il le dire ?* l'idéalisme a souvent tourné, pour devenir *lie* après avoir été vin plein de douceur, de force et de spiritueux ; c'est une triste observation que plusieurs de nos idéalistes, de nos poètes, même les plus grands, après les chants purs et brillants de leur jeunesse, ont prostitué leur talent comme ils ont prostitué leur corps. J'en appelle à la « Chute d'un ange ; aux drames de Victor Hugo. »

Mais enfin ne mettons pas cela sur le compte de l'idéalisme ; s'il reste digne de ce nom, il ne sortira pas de la vie après l'avoir bue jusqu'à la lie ; il en sortira exalté, égaré, fou — mais il en sortira pur. Il rejettera aussi (telle peut être sa fin) « son âme au ciel, voûte fatale » — mais cette âme aura succombé à une maladie morale et non au poison du vice — l'idéaliste se sera évaporé comme une goutte d'eau

que pompe le soleil — tandis que le matérialiste se sera vu changer en fange immonde — et tomber en vile poussière avant la fin du jour. Que l'on compare la fin de Robert, de Werther, de Chatterton à celle des héros de nos romans modernes, du Lucien de Balzac — des héros de Fréd. Soulié — de Musset — de G. Sand — de tous ceux qui ont péri dans la fange des égouts de Paris, où ils se sont avilis.

Mais en voilà assez : nous avons suivi l'idéalisme dans toutes ses phases, depuis les premiers rêves du jeune homme jusqu'au blasphème, au désespoir et au suicide ! Et maintenant pour résumer cet aperçu, que dire encore ? Dans un siècle de matérialisme — les excès signalés paraissent ne trouver guère leur place, être des plantes exotiques ! Qu'on ne s'y trompe pas ; ils vivent dans l'ombre, ils existent et ont brisé dans sa fleur mainte plante, qui eût porté de beaux fruits. L'idéalisme fut, sous la Restauration, une réaction contre la force brutale et le sang versé sous l'Empire ; aujourd'hui il est, en secret encore, une protestation contre la tendance ultra-pratique de notre époque. Bientôt peut-être cette protestation deviendra plus énergique, et les hommes d'avenir et d'idée, de pensée et de poésie, montreront au siècle que le commerce et l'industrie, l'or et la vapeur ne sont pas le Messie promis à l'humanité.

Mais il reste vrai que l'idéalisme a ses grands dangers. Michelet, dans son *Histoire de France*, dit que « parfois, quand les seigneurs de la plaine de Liège revenaient de chasser ou de guerroyer, et qu'ils approchaient de leurs châteaux, ils cherchaient leurs tours et leurs murailles et ne voyaient plus rien — le champ était en friche, l'herbe y poussait. En une nuit le peuple liégeois avait tout détruit ! » Ainsi pendant que l'idéalisme rêvait et se plongeait dans une indolente sécurité, la foi, le dévouement, l'amour du devoir, la résignation — tout a disparu. Il ne reste plus que le mécontentement social, le vague inutile, le doute, le murmure.

Les excès d'idéalisme ont aussi puissamment contribué à la décadence morale de la société moderne. Ils ont formé une génération à la taille de René. « Entrant dans le monde

prosaïque, injuste, ingrat, comme un boulet de canon, » selon l'expression énergique de Vautrin de Balzac, maudissant la réalité, la prenant corps à corps. Se croyant supérieur en talents à ce qui l'entoure, appelé à de grandes choses, méprisant comme la boue, le travail, l'ordre, les entreprises — la prose de la réalité en un mot. Ils ont formé des esprits chagrins, froissés, génies mélancoliques et sauvages — des hommes inutiles à la société, égoïstes, orgueilleux et sceptiques, impuissants et blasés !

Deux choses restent à ajouter. L'idéalisme, l'amour du beau, du vrai — la poésie, la méditation — ne doivent point porter la peine de leurs excès, ni en être rendus responsables : toutes les plantes alimentaires contiennent du poison, les faut-il rejeter pour cela ? Non ; et la poésie qui nourrit l'âme, élève l'esprit et forme le cœur, elle ne doit pas être rejetée non plus. Mais, et voici la seconde réflexion — il faut la diriger. Il faut surtout tenir en bride l'imagination. Qui ne sait la vigueur de cette fôlle du logis, qui court à travers champs, gravit les hauteurs les plus sublimes, arrive à tous les trésors, se crée un bonheur imaginaire et une place au soleil — que le premier brouillard de la réalité rendra froide et insupportable. Le *meilleur remède* à ces funestes écarts ? Est-il nécessaire de le nommer — il est dans l'Évangile. L'Évangile règle l'homme tout entier — il met l'équilibre dans ses facultés — lui fait voir une cause de tout ce qui lui arrive ; lui enseigne la soumission, la confiance, l'espérance ; l'Évangile *idéalis*e l'idéalisme, si je puis m'exprimer ainsi, en soulevant un coin du voile qui cache l'avenir et le monde des esprits. — L'Évangile est le grand remède — mais je n'ai point pour but de faire de la théologie — j'ai à parler d'un autre remède — c'est la paternité, à laquelle est consacrée la seconde partie de ce travail. (*)

(*) Ici s'arrête le manuscrit que nous avons sous les yeux. Si la seconde partie est encore dans les papiers de M. Krieg, nous la publierons dans le volume suivant des *Actes*.